

Erika Parlato-Oliveira

Le bébé et les trames du langage

Préface de Bernard Golse

« LA VIE DE L'ENFANT »

The logo for Éditions érès features the word 'érès' in a bold, lowercase sans-serif font. A vertical line is positioned between the 'é' and the 'r', with the word 'éditions' written vertically in a smaller font along this line.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

REPENSER, RÉÉCRIRE, RECONSIDÉRER, REFORMULER, RÉVISER ET RÊVER

Les textes de ce livre ont été écrits à des moments différents, sur une période de vingt ans. Ils ont été revisités afin d'offrir une nouvelle version, une perspective renouvelée à partir de ce que nous savons aujourd'hui et qui nous permet de transformer et réviser nos connaissances – en l'occurrence ici mes propres formulations et conceptions. Lors de ce travail, j'ai pu mesurer combien de nouvelles connaissances entraînent d'importantes transformations de notre pensée et de nos certitudes. Certains changements, me concernant, ont été subtils, d'autres plus décisifs, avec des évolutions conceptuelles significatives. Les lecteurs qui ont suivi mon parcours s'en rendront vite compte, et à ceux qui découvrent ce que je publie actuellement, je tiens à exprimer que j'ai le sentiment d'avancer en faisant de mon mieux dans ce domaine qui me passionne. Mais je me permets aussi, à ce stade, de rêver à une reformulation prochaine de ce que j'écris ici : le bébé nous invite à une réflexion toujours en mouvement.

IL ÉTAIT UNE FOIS... LE BÉBÉ

Comme dans un conte de fées, le bébé ayant d'abord été conçu comme incompetent et incapable de produire des interprétations et des créations, il continue d'être vu ainsi aujourd'hui, par certains professionnels de la santé, de la clinique et de l'éducation de la petite enfance. Il a été encapsulé dans cet état et piégé dans la logique du « pour toujours ». Puisque ce temps, qui ne peut être anhistorique comme dans les contes, a déjà été radicalement modifié dans presque toutes les conditions d'existence, il demeure encore parfois dans le discours de ceux qui s'occupent actuellement du bébé et qui reproduisent des théories et des techniques qui devraient pourtant désormais faire seulement partie de l'histoire de nos connaissances sur les bébés.

Nous devons considérer ces propos – « il était une fois » – comme une époque de l'histoire, comme un passé de grandes réalisations qui ont favorisé de nombreux progrès, mais qui, comme presque toutes les découvertes et avancées scientifiques, ont été surpassées par de nouvelles et riches constructions théoriques et techniques. Ce passé connaîtra très vite le même sort : servir de base à de nouvelles productions.

Alors, de quel bébé parle-t-on aujourd'hui ? Est-il présent dans les textes de référence pour le travail de la petite enfance ? Il s'agit là de deux bébés totalement différents, et ce livre traite de son statut actuel dans la réflexion épistémologique.

On peut aussi se demander, et ce seront les points centraux de ce livre que ce chapitre introduit : quelle place occupait le bébé à l'époque où la psychanalyse, freudienne et lacanienne, développait ses théories à son sujet ? Quelle est la place qu'occupe désormais le bébé dans la culture et le discours scientifiques ? Comment est-il représenté encore aujourd'hui dans les travaux cliniques et théoriques relevant du champ psychanalytique ? Et enfin, comment pouvons-nous actuellement produire des formulations théoriques et une clinique psychanalytique qui articulent les connaissances issues des différents domaines scientifiques dont le bébé est le sujet – et non l'objet de leurs investigations et de leurs productions ?

ET SI NOTRE VISION DU BÉBÉ AVAIT CHANGÉ...

Il me semble utile de comprendre la manière dont le bébé est parfois encore vu dans le domaine des disciplines qui le concernent, et de préciser les transformations que nous pouvons aujourd'hui mettre en évidence dans le domaine de la culture et de la science : autrement dit, il s'agit de faire le point pour nous permettre de regarder d'une manière différente ce que nous avons vu et connu jusque dans les années 1990.

Les premières études réalisées avant le xx^e siècle, puis au début du siècle suivant, constituent un tournant important face à ce qui se faisait jusqu'alors à propos de cette période de la vie humaine¹. L'intérêt pour l'étude du bébé est en phase avec

1. Dans ce chapitre, je présente quelques-uns des auteurs auxquels Freud fait référence dans une note de bas de page de son texte « Trois essais sur la

le mouvement scientifique de l'époque où l'on cherchait, dans différents domaines, à connaître ses origines. Plusieurs disciplines ont été créées au cours de cette période pour étudier les débuts de l'homme et ses capacités. Le bébé est alors vu comme la genèse de ce qui deviendra l'adulte, avec tous ses savoirs et toutes ses capacités.

Ce travail épistémologique, restreint à la production scientifique européenne, sur les conceptions historiques, culturelles et scientifiques présentes dans ce contexte, se justifie car c'est là qu'est le berceau des constructions psychanalytiques sur les bébés, qui sont encore reconnues comme la base universelle de la majorité des travaux cliniques et pour les soins dans le champ de la santé et de l'éducation de la petite enfance.

Il est clair que la manière dont le bébé est traité, encore aujourd'hui, par certains professionnels ne correspond pas à ce que nous savons désormais sur lui. Les recherches ont beaucoup progressé dans ce domaine, mais elles n'ont pas encore réussi à être prises en compte de manière satisfaisante par ceux qui s'occupent du bébé².

Auparavant, les connaissances étaient limitées à l'observation du bébé. Précisons que ce bébé était fréquemment le propre enfant du chercheur, ce qui compromet certainement

théorie de la sexualité », de 1905, plus précisément, au début de la deuxième partie consacrée à « La sexualité infantile ». Freud écrit une note très descriptive présentant plusieurs auteurs qui ont traité de la sexualité des enfants dans leurs œuvres et, citant d'autres qu'il a lus sur l'enfance et qui n'ont pas abordé cette question, il écrit : « Il manque un chapitre sur la vie amoureuse des enfants dans toutes les études sur la psychologie de l'enfance que j'ai lues. ». Mais cette vaste liste d'auteurs montre à quel point Freud a suivi les travaux scientifiques de son époque sur le développement de l'enfant, certains d'entre eux traitant spécifiquement des débuts de la vie de l'enfant. 2. Mon livre *Le bébé et ses savoirs* (Parlato-Oliveira, 2022a) a exactement cet objectif, présentant une sélection de recherches scientifiques destinées aux professionnels s'occupant des bébés.

l'observation objective. Je ne veux pas dire que les hypothèses et les intuitions de ces chercheurs n'étaient pas pertinentes, bien au contraire, mais le problème est que les résultats obtenus dépendent de la méthodologie et des instruments disponibles à cette époque, comme nous le verrons plus loin.

Nous partons généralement de l'idée que toute histoire a un début, mais souvent ce début est multiforme, impliquant des simultanités ; et même, lorsqu'on est censé le repérer, on se rend compte qu'il s'enracine dans d'autres lieux dont le début est encore plus ancien. C'est ce phénomène que l'on retrouve dans le domaine de la connaissance : les fondements d'un certain savoir sont parfois si anciens et méconnus qu'ils peuvent nous ramener aux premiers manuscrits accessibles, comme on le constate aussi à propos des études sur le bébé. La genèse de ces productions ne se déduit pas d'un enchaînement d'événements linéaires, et se retrouve dans leur savoir-faire face à ce qui a été montré depuis toujours.

Il est donc nécessaire d'établir un temps qui puisse servir de base pour commencer à reconnaître qu'il existe des marques et des traces significatives antérieures, avec des références qui servent de fondement à des affirmations et/ou des réfutations.

Une idée précédente qui trouve une réfutation ultérieure n'est pas moins importante qu'une idée qui trouve encore des échos dans le présent.

Toutes les productions conçues sont des supports pour que l'on puisse avancer dans la connaissance de n'importe quel objet. Être réticent face aux découvertes et aux analyses qui permettent d'explorer finement un certain savoir, c'est maintenir un état d'esprit critiquable et souvent dérisoire, qui équivaut à ne pas reconnaître que nous ne pouvons plus affirmer que la Terre est plate ! Qu'est-ce qui a changé ? Des instruments plus précis et les progrès des mathématiques et de la physique

nous ont permis de reconnaître que la sphère est la figure la plus appropriée pour comprendre les phénomènes de notre planète. Compte tenu de cette reconnaissance scientifique, d'autres connaissances ont pu être développées et les techniques qui en ont découlé ont permis de construire de nouvelles connaissances dans tous les autres domaines.

Dans les travaux scientifiques sur le bébé qui ont débuté au XIX^e siècle, on retrouve la figure du scientifique qui observe, qui cherche à enregistrer, à partir de son regard, ce que produit le bébé. Les rapports détaillés de cette pratique ont persisté jusqu'à l'émergence de méthodes plus précises et d'instruments créés à partir de la fin du siècle dernier. Nous pouvons constater un changement dans la méthodologie utilisée dans les études qui cherchaient à connaître les intérêts propres aux bébés. Au début, le chercheur ne pouvait compter que sur son observation directe du bébé, le regardant et devinant la direction de son regard. Puis l'enregistrement audiovisuel a constitué une avancée majeure en contribuant à une analyse plus fine, permettant de reVISIONNER la scène et de mesurer avec plus de précision où et pendant combien de temps le bébé dirige son regard. Désormais, nous pouvons utiliser *l'eye-tracking*, outil toujours en usage, qui permet de connaître la direction et la durée du regard du bébé avec une extrême précision, à partir de l'enregistrement des mouvements oculaires. Grâce à lui, nous connaissons dorénavant l'orientation du regard du bébé, ce qui nous permet de réaliser des expériences avec des nouveau-nés et d'avoir accès à leurs intérêts, à partir de cette modalité significative du langage humain, à savoir la manière et le moment dans lesquels il dirige son regard vers un objet et de quoi il le détourne.

L'histoire de la connaissance regorge d'exemples comme celui-ci. La connaissance scientifique est liée aux conditions et

aux limites de son temps et dialogue avec ce qui est déjà établi pour avancer, confirmer des hypothèses ou dépasser ce qui était auparavant considéré comme vérité.

Les connaissances sur les bébés ont été radicalement modifiées par des transformations instrumentales et méthodologiques. Revenir à l'histoire de ces connaissances peut nous permettre de situer plus précisément ce que nous savons aujourd'hui, ce qui peut encore être maintenu comme vérité et ce qui permet au contraire aux travaux ultérieurs de réfuter largement les convictions antérieures.

La diffusion d'une connaissance ne se fait pas de manière uniforme, car elle nécessite des ajustements qui se heurtent souvent à une résistance féroce. Ces ajustements peuvent consister en petites rectifications périphériques qui ne compromettent pas la structure entière d'une discipline, lui permettant de maintenir ses thèses. Mais parfois, ces ajustements peuvent signifier un changement structurel important, car ils affectent les bases sur lesquelles divers concepts ont été élaborés et où ils trouvent leurs fondements, nécessitant alors une reformulation plus large.

XIX^e, XX^e ET XXI^e SIÈCLES : LE TEMPS NE S'ARRÊTE PAS

Revenons ici sur les connaissances présentes dans le domaine scientifique au XIX^e siècle, qui en historiographie est globalement le moment où l'enfant en général, et pas seulement le bébé, est pris comme objet d'étude en science. La science se concentre alors sur l'enfant et commence à produire des connaissances innovantes sur l'humain dès sa naissance. Si la science a « besoin » de l'enfant, l'enfant a besoin de la science pour pouvoir être davantage pris en compte par les adultes quant à ses besoins et quant à ses compétences. C'est ce que

soutient James Sully, dans son texte *Babies and Science* de 1881, dans lequel il présente sa lecture sur l'importance du travail de recherche avec le bébé. Il souligne que les bébés ont attiré l'attention des chercheurs et que les observations réalisées auprès d'eux produiraient de nouvelles réflexions sur l'humain. Dans un autre livre, *Study of Childhood*, en 1896, il renforce cette thèse en présentant un vaste travail sur l'imagination, la pensée, la raison, la moralité et les productions prélinguistiques du bébé, entre autres questions pertinentes à cette époque, soulignant l'importance de l'étude de l'enfance pour la construction d'un projet éducatif qui considère les études scientifiques sur l'esprit des enfants :

« En ce qui concerne l'intérêt scientifique riche et varié pour les mouvements de l'esprit de l'enfant, il ne reste plus qu'à aborder un troisième intérêt principal de l'enfance : l'intérêt pratique ou pédagogique. Le monde moderne élève l'enfant au rang d'objet de contemplation esthétique, mais lorsqu'il le regarde à la loupe scientifique, il devient extrêmement troublé par le problème important de comment l'éduquer » (Sully, 1896, p. 15).

Ce regard sur l'enfant et le bébé au XIX^e siècle intervient cent ans après que Jean-Jacques Rousseau, dans son livre *Émile ou De l'éducation* (1762), appelait les chercheurs à traiter l'enfant en fonction de ses capacités. La phrase qui lui est attribuée : « Le petit d'homme n'est pas simplement un petit homme », indiquait déjà une direction importante pour les travaux sur l'enfant et le bébé. Dans sa quatrième maxime sur les soins à apporter au bébé, il souligne la nécessité de connaître, comme nous disons aujourd'hui, la production « sémiotique » du bébé, à savoir « le langage et les signes » de celui-ci, afin de mieux préciser ce qui est « naturel » et ce qu'il en est déjà de son intention et de son « opinion » :

« Il faut étudier attentivement son langage et ses signes, pour qu'à un âge où ils ne savent pas dissimuler, on puisse distinguer dans ses désirs ce qui vient immédiatement de la nature et ce qui vient de l'opinion » (Rousseau, 1762, p. 50).

À ce stade, il est nécessaire d'évoquer comment le bébé a également été vu dans le domaine de la culture dans les périodes récentes de l'histoire qui nous précèdent et qui trouvent des échos importants dans les constructions théoriques de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Edward Shorter a effectué une recherche, à partir d'une collection vaste et diversifiée de documents, pour découvrir comment le bébé était généralement pris en charge dans la culture européenne au XVIII^e et au milieu du XIX^e siècle. On retrouve ainsi, dans le chapitre « Mère et nourrissons » de son livre *Naissance de la famille moderne* (1981), un portrait différent de ce qui est habituellement rapporté par les historiens classiques. Il souligne qu'il y avait alors une grande indifférence envers les bébés et que la manière dont ils étaient pris en charge par leur mère, et plus largement par la culture de l'époque, était marquée par une grande négligence et une grande violence :

« ... Les bébés étaient maltraités par la vie quotidienne autant que par les accès de colère parentale » (Shorter, 1981, p. 211).

Son travail montre que la notion de « bonne » mère est, a minima, une version de la modernité et que les mères des époques précédentes étaient indifférentes aux bébés de moins de 2 ans, manquant parfois de leur prodiguer le moindre soin, les abandonnant à leur propre destin, souvent sous la garde de frères et sœurs à peine plus âgés qu'eux. Ce regard et ce soin du bébé trouvent les explications les plus diverses, et l'accent mis sur la raison de cette négligence repose tantôt sur les conditions sociales et économiques, tantôt sur la religion, comme nous le



Gravure montrant les différentes pratiques d'abandon de bébés au moment du vote de la loi Rousset de 1874 qui instituait une surveillance renforcée des enfants élevés par des nourrices (*L'Illustration*, 12 décembre 1874).

montrent également les travaux de Marie-France Morel (Lett, Morel, 2006). Mais il n'y a aucun désaccord sur le fait qu'il existait une pratique très courante consistant à abandonner les bébés et qui a duré jusqu'au XIX^e siècle.

Une autre pratique récurrente au cours de cette période, très proche de l'abandon, était le recours à des nourrices qui vivaient loin du domicile du bébé. Elles s'occupaient des bébés, qui devenaient partie intégrante du fonctionnement familial sans toutefois avoir le statut de membre de la famille, relégués aux conditions précaires de ce milieu. Ainsi, des bébés ont péri dans des institutions et d'autres foyers comme dans leur propre maison, en raison du peu de valeur qui leur était attribué.

L'iconographie³ de l'époque nous montre que ces pratiques étaient institutionnalisées et faisaient partie du registre symbolique des soins aux bébés.

La gravure reproduite ci-contre représente le transport des bébés des villes vers la campagne avec leurs nourrices. Ils apparaissent disposés comme des marchandises, sans qu'aucun regard ne soit porté sur eux. Des images comme celles-ci ont persisté dans une certaine mesure tout au long du XX^e siècle et sont encore présentes dans certaines cultures, notamment lorsque le bébé révèle un changement considérable par rapport aux attentes culturelles⁴. Les modèles explicatifs de cette pratique reposent souvent sur des solutions où le résultat de

3. Ces images, aimablement fournies par Marie-France Morel, ont été publiées dans son livre, coécrit avec Didier Lett, *Histoire de l'allaitement* (éditions La Martinière, 2006).

4. La négligence et l'abandon des bébés étaient des pratiques récurrentes, présentes dans toutes les classes sociales et dans plusieurs cultures européennes « civilisées » jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Des travaux exhaustifs ont déjà été réalisés dans ce domaine et le lecteur pourra s'y référer (cf. la bibliographie de cet ouvrage). Je n'ai pas l'intention d'explorer ici ces thèmes dans toute leur ampleur et leur importance.



Les nourrices « à livrer » : le retour vers leurs villes en train en 1875
(*Almanach illustré de la jeune mère*, gravure de Marichal).

l'action est responsable de l'acte lui-même. Ainsi, l'abandon et la négligence étaient des pratiques récurrentes en raison d'une mortalité infantile élevée, mais n'en constituaient pas la cause, comme nous le montre clairement Shorter.

Cette histoire culturelle du traitement du bébé est fondamentale pour comprendre comment le bébé était perçu jusqu'à très récemment, afin de mettre en garde sur la façon dont nous avons tendance à considérer ce qui nous semble naturel ou aller de soi sans remettre en question la valeur que la structure discursive produit sur la façon dont nous voyons le bébé à travers le temps. Le rôle que cette histoire assigne à chaque participant dans ce temps de soin et de transmission avec le bébé est significatif. Les transformations auxquelles nous sommes confrontés

aujourd'hui, présentes à notre époque, nous montrent que nous devons être attentifs non seulement à surveiller et à soupçonner les impossibilités et les problèmes, mais surtout à reconnaître comment ces transformations permettent l'émergence de nouvelles façons de traiter les potentialités et les vulnérabilités du bébés et, par conséquent, de nouvelles possibilités structurelles.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que nous avons vu l'émergence d'études biologiques, psychiques et acquisitionnistes qui, marquées par des idéaux évolutionnistes, ont commencé à rechercher et à théoriser sur le développement humain. Ce qui était considéré comme naturel, comme un simple processus de « maturation botanique » (l'école maternelle s'en inspire), comme un épanouissement de la nature humaine, commence à être observé et compris comme une manifestation de capacités qui se développent à partir de qualités innées, en tant que réflexes biologiques en quelque sorte.

Il a donc fallu beaucoup de temps pour que le bébé trouve une place de choix dans les œuvres littéraires et les études scientifiques. L'histoire retient le livre de Gustave Droz, en 1866, comme le premier best-seller littéraire, en Europe et aux États-Unis, qui présente le bébé comme un sujet important. Il raconte les aventures, à la première personne, d'un homme avant et après son mariage ainsi que la naissance de son fils. Le livre *Monsieur, madame et bébé* offre une nouvelle version de la manière dont les bébés sont attendus et soignés. C'est le roman qui inaugure la mère dans la littérature telle que nous l'entendons aujourd'hui, et qui est encore culturellement attendue comme la règle et le naturel pour toutes les mères.

« ... Mon bébé, dans sa couverture blanche, ressemble à un bouton de rose caché dans la neige. Je suis devenu poétique, n'est-ce pas ? Mais comment pourrait-il en être autrement, mon

cœur déborde de bonheur. Mon fils, comprends mon cher ami, mon fils. Lorsque j'entendis le cri aigu de ce petit être, que ma mère me montrait de loin, il me sembla qu'un frisson d'amour brûlait dans mes veines. J'ai crié, j'ai pleuré.

[...] et dans la pièce voisine, où toute la famille attendait l'événement, j'ai entendu, entre les embrassades, ces paroles délicieuses : "C'est un garçon, un grand garçon."

Mon pauvre mari, qui était à mes côtés pendant douze heures, accablé d'émotion et de fatigue, pleurait et riait dans un coin de la pièce » (Droz, 1866, p. 262-263).

Mais même à ce moment-là, nous voyons encore les vestiges de la négligence de cette époque dans les attentes et les fantasmes du jeune couple face à la naissance de ce bébé. Dans les projets imaginés par le couple avant sa naissance, en plus de toutes ses aventures, il sera élevé par une nourrice, même s'il reste avec sa famille. Une histoire qui marque le moment de transition entre la négligence et la valorisation des bébés :

« Je n'oublierai jamais l'impression que m'a donnée l'apparition de ce petit corps arrivant soudainement dans notre famille. Nous avons pensé à lui, rêvé de lui, je le voyais dans mon imagination, mon cher bébé, jouant avec le cerceau, me tirant la moustache, répétant ses premiers pas, ou dans les bras de sa nourrice, se régalant du lait comme un petit bébé, chat gourmand... » (Droz, 1866, p. 247).

C'est dans ce contexte culturel que la science inaugure ses investigations sur le bébé avec l'ouvrage d'Hippolyte Taine, *De l'acquisition du langage chez les enfants et dans l'espèce humaine* (1876), dans lequel il soutient que le développement mental et l'acquisition de la langue par l'enfant ne sont pas liés aux conditions de son environnement et que peu est dû à l'imitation, comparant l'acquisition de la langue de sa fille avec les états primitifs des humains et des animaux. Cette lecture, par analogie,

supposait que l'enfant lui-même produit un code émotionnel pour se référer aux objets et que celui-ci est le précurseur d'une langue formalisée et collective qui se construira ultérieurement.

« Mais chaque initiative lui appartient. La même chose s'applique aux gestes. Durant de nombreux mois, elle expérimente spontanément tous les mouvements de ses bras, la flexion de la main sur le poing, le rapprochement des mains, etc. [...] Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter ses sons pendant une heure ; ils sont étonnamment flexibles ; je suis convaincu que toutes les nuances d'émotion, de surprise, de bonheur, de contrariété, de tristesse, se traduisent par des variations de ton ; et en cela elle égale ou même surpasse une personne adulte » (Taine, 1876, p. 5-6).

Taine termine en soulignant les expériences physiques réalisées par le bébé, qui montrent le travail qu'il effectue dans la recherche de créer des représentations mentales pour les objets qu'il trouve et expérimente :

« Chacun peut constater qu'à partir du cinquième ou du sixième mois, pendant environ deux ans, les bébés passent tout leur temps à réaliser des expériences de physique. Aucun animal, pas même les chats ou les chiens, ne fait cette étude continue de tous les objets qu'il manipule ; toute la journée le bébé dont je parle (12 mois) tâtonne, palpe, se retourne, fait tomber, met à la bouche, essaie ce qui lui tombe dans la main ; quel que soit l'objet : balle, poupée, hochet, jouet, une fois qu'il le connaît suffisamment, il le quitte, l'objet cesse d'être quelque chose de nouveau, il n'a plus rien à apprendre, cela ne l'intéresse plus. Pure curiosité ; besoin physique, l'intérêt gustatif a perdu de sa valeur ; il semble que dans son petit cerveau chaque groupe de perceptions tende à se compléter, comme dans le cerveau d'un enfant qui utilise déjà le langage » (Taine, 1876, p. 6).

Cet ouvrage de Taine inspire Charles Darwin qui publie, un an plus tard, en 1877, « Une notice biographique d'un

nourrisson » à travers laquelle il nous offre un document précieux sur la vision du bébé par les scientifiques à cette époque.

Il rend compte, dans son observation détaillée, d'une série de réactions du bébé, lorsqu'il est stimulé par lui, dans un contraste entre ce qu'il appelle réflexe et/ou volontaire. À ce stade de la vie prévaut la phylogenèse, la manière dont l'espèce réagit aux stimuli, avec dans cette perspective, seulement de petits signes de volonté et d'intentionnalité de la part du bébé :

« La perfection de ces mouvements réflexes montre que l'extrême imperfection des mouvements volontaires n'est pas due à l'état des muscles ou aux centres de coordination, mais plutôt au siège (mental) de la volonté » (Darwin, 1877, p. 285).

Pour Darwin, les conditions de l'organisme remplacent celles du sujet, le bébé produit des actions en accord avec l'organisme, ses actes reflètent l'histoire humaine, et à partir d'eux il peut deviner les états humains primitifs ; ce qui l'amène à la question suivante : ces actes ne seraient-ils pas « des effets hérités [...] des temps les plus lointains » ? Parmi plusieurs expériences réalisées, il laisse cependant voir qu'il serait possible de reconnaître des actes intentionnels réalisés par le bébé. C'est ainsi qu'il décrit ceci vers 4 mois :

« Il glisse sa main le long de mon doigt de telle manière qu'il atteint le bout et le prend dans sa bouche. Cela se produit plusieurs fois : il ne s'agit évidemment pas d'un hasard, mais d'un acte rationnel. Les mouvements intentionnels des mains et des bras sont plus complexes que ceux du corps et des jambes » (Darwin, 1877, p. 287).

Mais dans l'ensemble de son récit, ce premier moment est un moment où les actions du bébé sont produites sur la base de lois naturelles qui régissent l'organisme, un trait instinctif que l'on

peut observer chez différentes espèces. La supériorité humaine ne se produit qu'en surmontant ces limitations de l'organisme.

Au cours de cette même période, d'autres chercheurs ont réalisé des travaux similaires, essayant de cartographier les capacités considérées comme innées chez les bébés. Parmi eux se distingue l'ouvrage de William Preyer, *The Mind of the Child* (1882), dans lequel il présente des observations longitudinales détaillées du bébé au cours desquelles existe, par exemple, la recherche du sein de la mère grâce à une stimulation tactile sur la joue. Chaque mois, Preyer catalogue les capacités que présente le bébé dans le domaine des sensations en fonction de sa réponse au stimulus présenté, il enregistre également les premières vocalisations et analyse toutes les manifestations comme expressions de l'intellect du bébé. Ces observations l'ont amené à développer trois thèmes de recherche : la non-corrélation entre l'intelligence et le langage, l'acquisition de la parole et le développement du sens de soi. Il souligne cependant que toutes les capacités innées du bébé seront altérées par l'environnement et par l'éducation qui lui est destinée. Ses réflexions réfutent divers préjugés sur les capacités des bébés et remettent en question la possibilité de pensée sans paroles de la part du bébé, rapportant toutefois qu'il n'est pas sûr de l'existence ou non de cette capacité, posant la question : « Existe-t-il une pensée sans mots ? »

« Mais l'enfant qui n'a pas encore acquis le langage verbal, qui n'a pas été artificialisé prématurément par l'entraînement et la succession de ses propres tentatives pour exprimer ses états mentaux, qui apprend par lui-même à penser, comme il apprend par lui-même à voir et à entendre, un tel enfant montre clairement à l'observateur attentif que bien avant la connaissance de la parole comme moyen de compréhension parmi les hommes, et bien avant la première tentative réussie de s'exprimer avec des

mots articulés – non, bien avant qu’il ait appris la prononciation d’un seul mot –, il combine les idées de manière logique, pense-t-il ? La pensée est un “discours interne”, mais c’est un discours sans mots » (Preyer, 1882, p. 4).

À partir de ces textes inauguraux, de nombreux travaux vont se développer et certains chercheurs commencent à devenir célèbres, avec la création de plusieurs instituts de recherche à travers le monde. On voit les effets de cette direction de travail impliquant le bébé et le jeune enfant dans la création de certaines institutions et associations. Par exemple, en France, en 1900, Alfred Binet devient président de la Société libre pour l’étude des enfants ; aux États-Unis, G. Stanley Hall crée en 1893 la National Association for the Study of Children dont l’objectif est d’étudier le développement des enfants, en cherchant à comprendre ce qui produit des transformations chez l’individu. Arnold Gesell, qui fut l’un de ses élèves, se distingue en exposant une théorie du développement fondée sur la maturation du système nerveux. Et en Italie, Maria Montessori, diplômée de médecine en 1896, commence à étudier les enfants et à développer des stratégies d’apprentissage qui deviendront plus tard une méthode pédagogique encore utilisée aujourd’hui.

Au xx^e siècle, plusieurs chercheurs ont initié des travaux pertinents qui ont produit des développements majeurs dans la recherche récente, élargissant et dépassant, grâce aux nouvelles technologies, leurs découvertes et leurs intuitions. On peut rappeler, par exemple, les œuvres précieuses de la triade Piaget, Vygotski⁵ et Wallon, sans oublier les apports, dans ce domaine, du travail de Freud.

5. Vygotski (1896-1934), d’origine russe, a été publié à la même époque que Piaget et Wallon en Amérique latine. Il semble être assez méconnu dans les pays francophones. La complémentarité de ses écrits avec ceux de Piaget est très intéressante.

Chacun d'eux, à sa manière et avec des méthodologies différentes, a permis de grandes avancées au début du siècle dernier. Leurs œuvres ne peuvent cependant pas être lues séparément de l'esprit de leur temps, elles sont étroitement liées aux conceptions de l'enfant et du bébé présentes dans la culture de l'époque. Si ces auteurs ont mis l'accent sur les aspects affectif, social ou biologique, cela ne veut pas dire qu'ils aient fait le lien entre les trois – et cela appartient aux chercheurs de notre époque.

Ces travaux du XIX^e et du début du XX^e siècle visaient à découvrir des compétences qui n'étaient jusque-là pas prises en compte systématiquement et n'avaient aucune valeur pour le travail scientifique. Ils ont ainsi cherché à comprendre le début comme une clé du développement des capacités humaines. Ainsi, ce qui se passe dans l'enfance est considéré comme un élément précurseur de ce qui adviendra dans la vie adulte, qu'il s'agisse d'évolutions positives ou non.

Ces études sur les bébés ont permis la création d'une ligne temporelle, d'une chronologie, dans une logique associative qui a souvent conduit le chercheur à affirmer que ce qui arrive au sujet a ses origines dans le passé ; la chronologie revêt alors une valeur importante, créant une logique de capacités qui se produisent au fil du temps. Les premières expériences sont devenues les événements causaux originaux de toutes les productions futures.

Ces chercheurs sur le psychisme du bébé ont inauguré deux formes d'investigation. L'une souligne l'idée que nous pouvons, à partir de l'enfant, comprendre l'origine des capacités humaines dans leur ensemble, tandis que l'autre se concentre sur la description des capacités des bébés. Ces deux voies de recherche produiront des conséquences différentes dans l'histoire de la recherche et du travail avec les bébés. La première va maintenir le bébé dans un état précaire : sans pouvoir créer, il reçoit

des informations de son environnement visant à développer ses quelques ressources réflexes innées. Selon cette perspective, tout ce que présente le bébé dépend exclusivement de l'extérieur, sa constitution et son développement se font de l'extérieur vers l'intérieur. La seconde voie propose un travail très précoce d'observation des compétences et capacités des bébés, reconnaissant en elles des actes qui révèlent leur propre volonté et leur propre création au regard de ce qui leur est présenté.

Cette perspective de travail et de recherche nous amène aujourd'hui à soutenir les savoirs du bébé, qu'il opère depuis sa naissance, à la recherche de création de sens à propos de ce qu'il découvre dans les incursions interprétatives qui l'interpellent et dans celles qu'il promet en convoquant l'autre, présent dans son entourage.

Les recherches actuelles se multiplient dans plusieurs Baby-labs⁶, ces laboratoires qui étudient le bébé. Elles nous montrent qu'il y a encore beaucoup à découvrir à ce sujet. Mais ce qui est déjà disponible et confirmé nous permet d'apporter des corrections importantes dans tous les domaines qui concernent le bébé – et même l'exige de nous.

Même si cela coûte très cher, nous ne pouvons plus accepter le refus et le déni, lesquels ne peuvent pas servir d'argument pour réfuter ce que l'on sait aujourd'hui sur les bébés.

UN BÉBÉ VU DIFFÉREMMENT, MAIS LOIN D'ÊTRE ENTIÈREMENT CONNU

Ce voyage à travers l'histoire met en lumière la persistance de nombreux concepts relatifs au développement du bébé

6. Depuis 2024, l'association CEREP-Phymentin compte aussi avec un BabyLab, que je dirige et dont la thématique centrale des recherches est l'intentionnalité du bébé.

chez les professionnels de la santé, de la clinique et de l'éducation. Ces concepts reposent souvent sur des connaissances construites dès le début des recherches sur l'enfant. La plupart de ces travaux se sont inscrits dans une épistémologie marquée par une « méconnaissance du bébé ». D'autres études, cependant, ont commencé à explorer les bases biologiques innées du développement de l'enfant, en passant de l'idée de sa non-existence à celle d'une présence biologique prédéterminée.

Les premières approches envisagent le développement du bébé comme un processus éducatif façonné par l'autre et par la culture. Elles s'accompagnent d'une vision comportementale et axée sur l'acquisition, considérant le bébé comme un sujet qui passe de presque rien à un presque tout. Nous verrons dans le chapitre suivant que, loin de se limiter à l'acquisition, les bébés perdent souvent des conditions initiales qui leur permettraient de se spécialiser face à ce qui se trouve devant eux.

Cette idée d'un bébé qui reçoit et accepte ce que l'autre lui transmet, et sans savoir de quoi il s'agit, ni pourquoi cela lui est donné, fait partie d'une histoire scientifique marquée par la croyance que seul l'autre sait ce qui est nécessaire à son développement, et que seul l'autre peut lui « enseigner » ce qu'il doit apprendre.

Cependant, dès les premières études, une autre perspective est apparue, mettant en avant l'idée que le bébé produit aussi quelque chose qui lui appartient. Une phrase d'Hippolyte Taine, en 1876, traduit bien cette intuition : « Si l'enfant apprend notre langue de nous, nous apprenons la sienne de lui. »

Nous verrons par la suite que cette idée, rare à l'époque, peut nous aider à apprendre en écoutant le langage des bébés.